

Du rythme des opérations sur le plateau suisse

Autor(en): **Montfort, Michel-H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **115 (1970)**

Heft 5

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343553>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 - Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Colonel-divisionnaire M. Montfort

Administrateur: Major E. Juvet

Administration et édition:

Association de la Revue militaire suisse, 4, Place Pépinet, 1003 Lausanne, Tél. (021) 22 44 44. Chèques post. 10-5209 - **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A. 33, Avenue de la Gare, Lausanne - **Annonces:** Permedia, département de Publicitas S.A. pour la presse périodique. 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 8.

TARIF DES ABONNEMENTS:

Suisse	1 an: Fr. 18.—	Prix du numéro
Etranger	1 an: Fr. 22.—	Fr. 2.—

Les abonnements partent du 1^{er} janvier et continuent jusqu'à révocation écrite.
Une durée intermédiaire n'est acceptée que l'année de souscription.

Du rythme des opérations sur le Plateau suisse

1. INTRODUCTION

Il est des modes pour tout.

Les doctrines opératives sont également sujettes aux modes.

Ainsi, rétrograde paraît aujourd'hui celui qui ose prétendre qu'un adversaire éventuel ne progresserait pas de 60 à 100 km par jour, par conséquent, *qu'il ne traverserait pas le Plateau suisse en moins de 5 à 6 jours.*

C'est là doctrine d'importation.

Elle a fleuri dans les écoles de guerre étrangères et en a été rapportée par les stagiaires que nous y avons détachés.

Dans nos écoles militaires supérieures, il fut un temps où elle fut joyeusement admise, où elle servit de base à de nombreux exercices. Certes, contre semblable conception, une réaction s'est déjà dessinée. Mais ce sursaut du bon sens est plus instinctif que réfléchi. Et il est surtout encore battu en brèche.

C'est confusément que d'aucuns sentent que l'ère moderne n'a pas apporté le privilège de ces campagnes brèves, « fraîches et joyeuses », vainement promises par Guillaume II à ses armées de fantassins à pied.

La mécanisation et la nucléarisation permettent-elles réellement une accélération telle du rythme des mouvements que l'on puisse parler d'une véritable révolution? Que l'on puisse admettre comme réalistes les normes théoriques de progression de l'adversaire éventuel?

C'est ce qu'il importe d'établir.

Et d'abord, quelles sont ces normes théoriques de progression et sur quelles bases ont-elles été calculées?

2. LES NORMES ADMISES

C'est officiellement que la doctrine opérative des forces du pacte de Varsovie prévoit, en situation offensive, une progression journalière de 60 à 100 km par jour. Les revues et les journaux militaires d'URSS n'en font nul secret.

C'est non moins officiellement que, du côté occidental, on admet — il faudrait dire: on accepte — les chiffres de l'adversaire éventuel. On le fait car, compte tenu des moyens initialement en présence, on est obligé de reconnaître que ce sera lui qui, d'entrée de jeu et pendant un certain laps de temps, imposera sa volonté et son rythme d'action.

Côté occidental, on se repliera donc dans un premier temps en « jalonnant l'ennemi », en ne lui opposant que ce que nous nommons dans notre terminologie suisse « le combat d'esquive ». On ne cherchera donc pas à le retarder: on acceptera son rythme de progression qui, par la force des choses, sera ce que l'ennemi voudra qu'il soit.

Ce, jusqu'à ce que l'autorisation politique de tirer nucléaire — limitativement ou massivement — vienne rompre le rythme de la poussée ennemie et changer la nature des opérations.

Il y a donc accord sur le plan théorique entre les antagonistes éventuels — jusqu'au déclenchement des tirs nucléaires occidentaux exclusivement. Sous cette réserve, les 60 à 100 km de progression sont acceptés comme normes valables par les experts de l'un comme de l'autre parti.

Mais il importe d'emblée de souligner que, du côté occidental, ces chiffres sont calculés *pour la phase initiale des opérations, l'assaillant n'étant pas encore contrecarré dans sa poussée*, et dans les plaines du centre et du nord de l'Europe, *soit dans des terrains relativement perméables aux grandes formations blindées*.

Ce que négligent la plupart du temps ceux de nos enseignants qui veulent, dans nos écoles et cours militaires supérieurs, appliquer intégralement les rythmes admis de l'envahisseur conventionnel aux conditions opératives et géographiques de la défense de notre territoire.

3. LES RYTHMES DE PROGRESSION DANS LE PASSÉ

D'emblée, disons bien clairement que l'on peut tout prouver en choisissant correctement ses exemples.

Il y a quelques années, semblable démonstration des rythmes de progression dans les campagnes de l'Histoire, parue dans la *Revue Militaire Générale*, nous avait valu l'honneur d'une réponse de M. H. Bernard, professeur à l'École royale militaire de Bruxelles, autorité dont la compétence n'est certes pas à démontrer. Notre contradicteur nous y accusait de partialité: « Tout se passe », disait-il, « comme si l'auteur avait sélectionné ses exemples afin de mieux étayer sa thèse ». Force est d'avouer que c'est bien, en effet, ce que nous avons fait, mais force est aussi de constater, par ailleurs, que c'est ce que fait aussi tout naturellement notre distingué correspondant dans les exemples contraires qu'il nous oppose, sans malheureusement trop nous convaincre.

Bornons-nous à constater que Bergson avait raison, qui disait: « On pourrait démontrer qu'il est impossible d'apprendre à nager, car, pour nager, il faut se soutenir sur l'eau, et, pour se tenir sur l'eau, il faut nager. » Et André Maurois, qui citait cet aphorisme, commentait: « Il n'y aurait pas d'avocats si l'on ne pouvait trouver des arguments logiques en faveur de thèses contraires. Pensez à la moindre querelle. Comme chacun prouve bien qu'il a raison... »

Ceci étant posé, il nous semble néanmoins intéressant de voir ce que furent, dans le passé, les rythmes de progression des armées en opération.

1941. *La première avance allemande en URSS.*

Le 22 juin, la Wehrmacht franchit le Boug. En un bond, elle parvient le 15 décembre sous les murs de Moscou, faisant croire à l'écroulement du colosse soviétique (fig. 1).

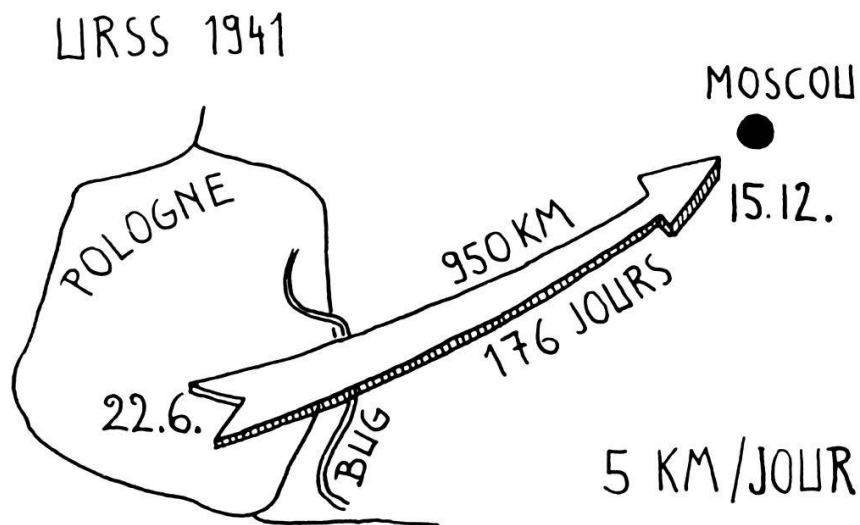


Figure 1

Elle a franchi 950 km en 176 jours, soit à une vitesse moyenne de 5 km par jour.

1812. La campagne de la Grande Armée en Russie.

Le 24 juin, Napoléon franchit le Niémen. Il atteint Moscou le 15 septembre après avoir couvert les 950 km (la même distance que les armées allemandes en 1941) en 83 jours (fig. 2).

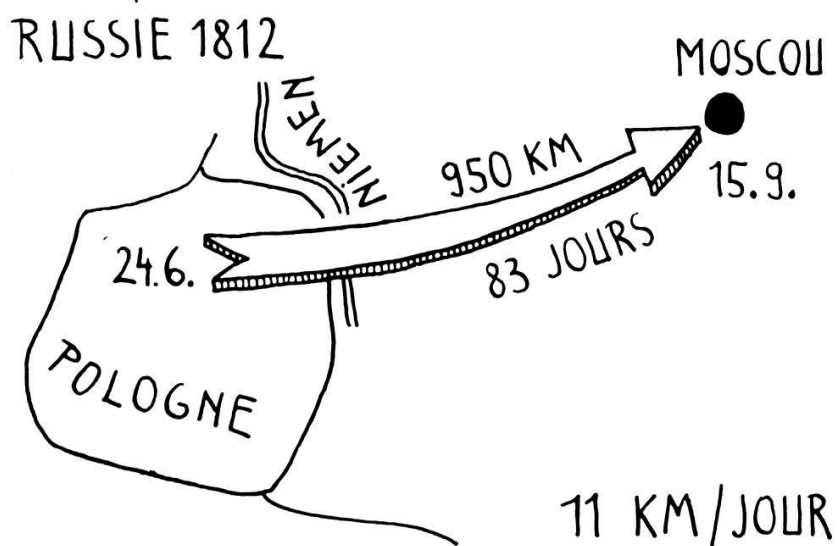


Figure 2

Sa moyenne journalière de progression a été de 11 km par jour.

Ainsi, l'armée à pied de l'Empereur a atteint plus du double de la vitesse des armées mécanisées allemandes de 1941.

* * *

1940. *La première campagne de France.*

L'offensive générale se déclenche le 10 mai. C'est le 14 juin que les divisions allemandes débouchent dans l'agglomération parisienne (fig. 3). Certes, le mouvement s'est effectué en deux phases, mais il n'en demeure pas moins que les 350 km ont été couverts en 35 jours. *Soit à une vitesse moyenne de 10 km par jour.*

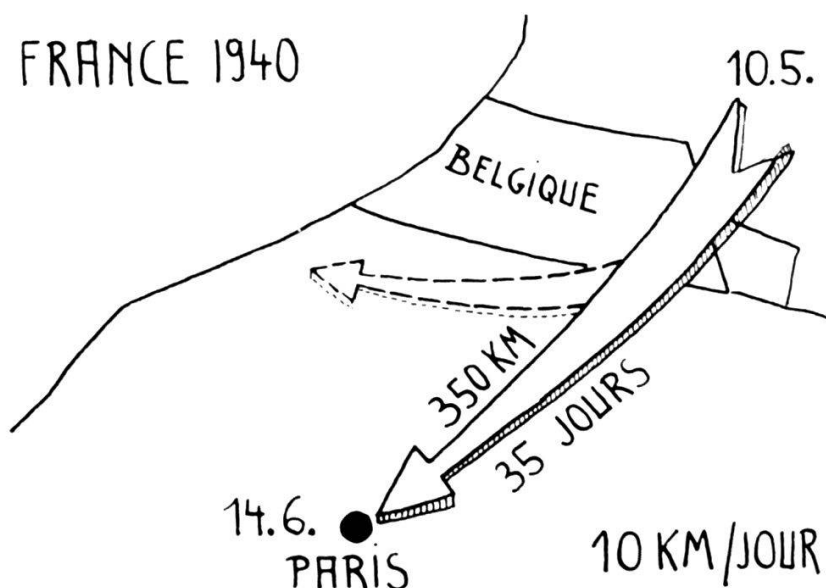


Figure 3

1815. *La campagne de France du maréchal Blücher.*

Après Waterloo, le 18 juin, Blücher marche sur Paris. La résistance qui lui est opposée est faible (fig. 4). Il couvre les 250 km qui le séparent de la capitale française en 19 jours, puisqu'il y fait son entrée le 7 juillet. *Sa progression a donc été de 13 km par jour.*

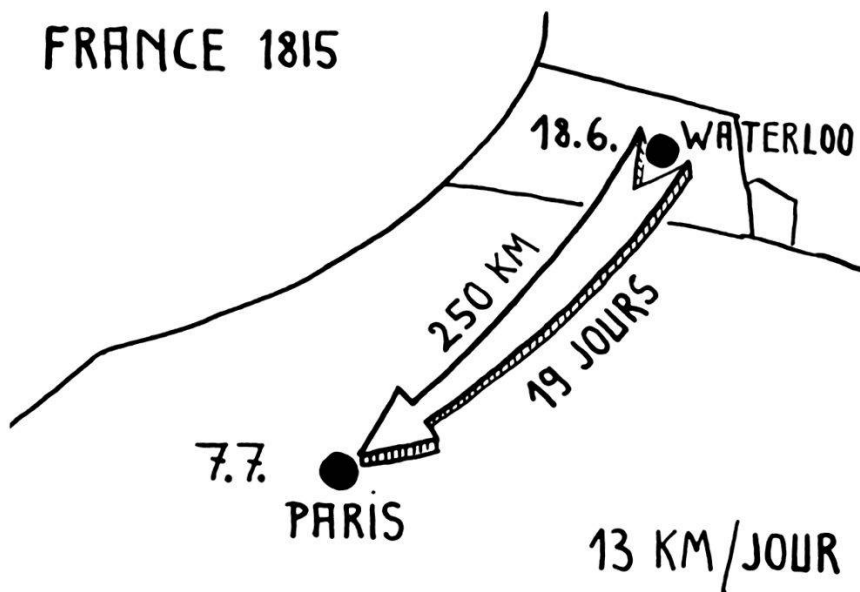


Figure 4

1914. *L'avance allemande en 1914.*

Entre le 2 août et le 3 septembre 1914, il faudra aux divisions de Von Kluck 32 jours pour atteindre la région parisienne (fig. 5). Ce sont ainsi 350 km qu'elles traverseront à une *moyenne de 11 km par jour*.

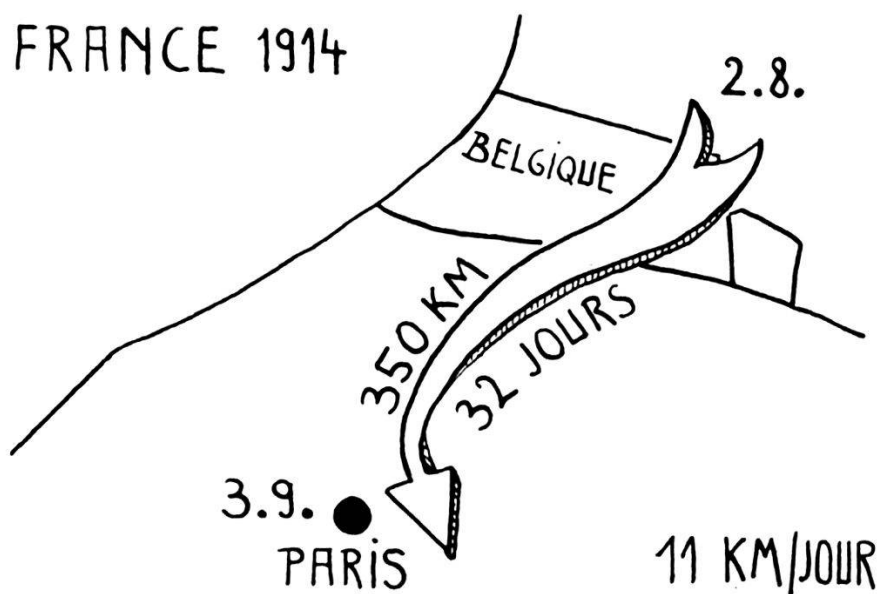


Figure 5

A pied, Blücher et Von Kluck atteignent leurs objectifs plus rapidement que les Panzerdivisionen de 1940.

D'autres exemples? Ils sont foison.

- Se souvient-on de cette poussée des divisions de Rommel, reconduisant de Gazala à El Alamein les forces britanniques? (fig. 6).

AFRIQUE 1942

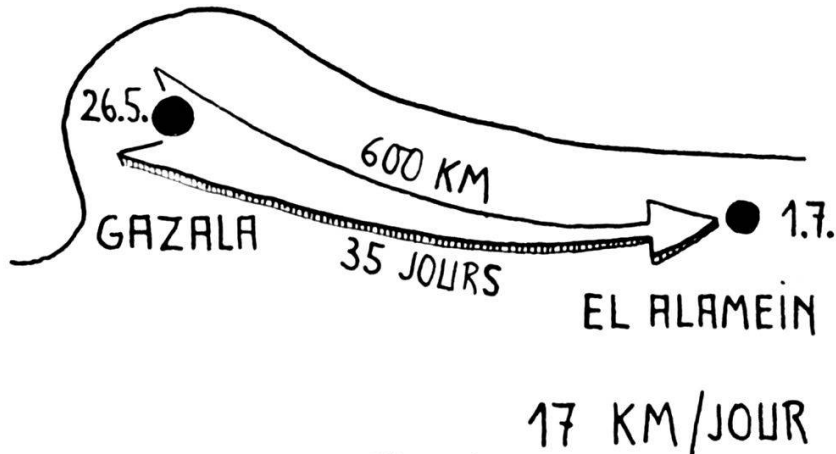


Figure 6

Le maréchal allemand attaque le 26 mai 1942 et arrive sous El Alamein le 1^{er} juillet. Ce sont 600 km qu'il abat ainsi à la tête de ses troupes, et ce, en 35 jours, soit à une vitesse moyenne de 17 km par jour.

1^{ÈRE} CROISADE 1096

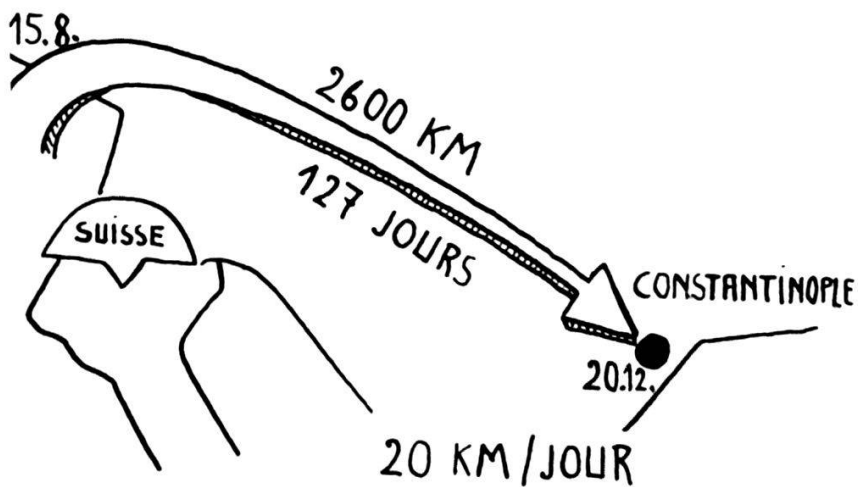


Figure 7

- Mais, si l'on se reporte dans le haut Moyen Age, nous voyons Godefroy de Bouillon entreprendre en 1096 la première Croisade (fig. 7). Entre le 15 août, date de son départ, et le 20 décembre, date de son entrée à Constantinople, il parcourt, en passant par la Hongrie et la Bulgarie, quelque 2600 km en 127 jours, *soit des étapes journalières moyennes de 20 km.*
- Revenons à Napoléon. Comment ne pas faire mention de la campagne de 1805 où, partant de Boulogne, l'Empereur se porte à Vienne? Parti le 23 août, nous le voyons entrer dans la capitale autrichienne le 13 novembre, soit 82 jours plus tard. Il a parcouru 1240 km, *à la vitesse moyenne de 15 km par jour.*

Il serait fastidieux de continuer. Pour mémoire, faisons souvenir que les progressions des Armées alliées en France, en 1944-1945, restent dans le même ordre de grandeur. Les Anglo-américains progresseront de 5 à 7 km par jour, la 1^{re} Armée française (fig. 8) qui débarqua le 15 août en Provence n'atteindra le Rhin que le 19 novembre, ayant effectué une avance de 650 km en 96 jours, *soit à une vitesse moyenne de 7 km par jour...*

FRANCE 1944

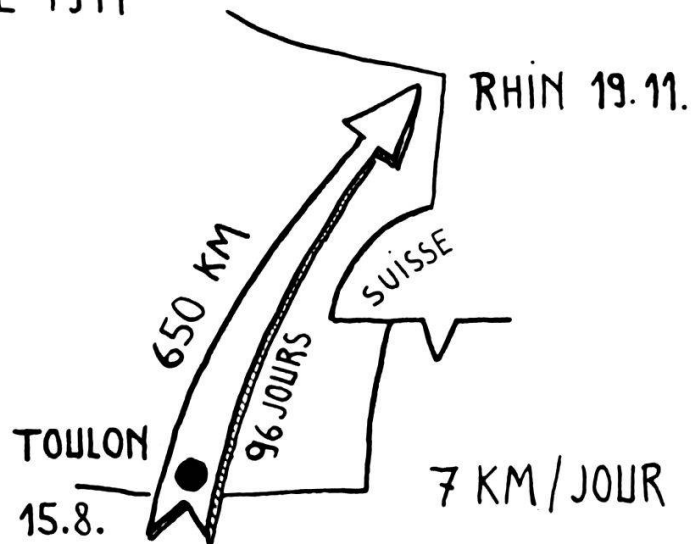


Figure 8

* * *

Nous savons combien semblable comptabilité peut prêter le flanc aux critiques faciles. Combien il est aisé, à l'aide d'autres exemples, de faire des démonstrations contraires. Combien l'on peut nous opposer les opérations isolées de quelques grandes unités agissant dans des conditions un tant soit peu particulières.

Cela a déjà été fait et nous ne nous laisserons pas aller à une polémique par trop stérile et, pour notre propos, sans intérêt. Il nous suffit de constater, en ce qui nous concerne, que *les vitesses de progression des armées en guerre ont été, de tous temps, une constante*, que la mécanisation n'a amené de changements *qu'apparents*, et que *jamais* encore les moyennes auxquelles prétendent les doctrines militaires actuelles n'ont été atteintes.

4. LE RYTHME DE PROGRESSION, EN SUISSE

Les 60 à 100 km par jour d'un éventuel agresseur sont-ils, compte tenu des conditions géographiques et opératives dans lesquelles il devrait évoluer, des normes réalistes? Traversera-t-il notre pays en 5 à 6 jours?

Il est cocasse de constater que d'aucuns qui répondent affirmativement — et se font même les défenseurs de cette thèse — sont souvent, dans nos écoles d'état-major général, ceux-là même qui viennent de peiner de longues heures pour planifier dans ses détails le déplacement, *en temps de paix*, d'une de nos divisions mécanisées, devant, sur un nombre respectable d'axes, atteindre en 24 heures un secteur rarement éloigné.

Pour autant que quelques servitudes minimales soient accessoirement fixées, ils n'y parviennent qu'à grand mal... et même pas toujours.

Or, ce qu'ils ont tant de peine à réaliser avec nos moyens dans des conditions idéales de calme, ils reconnaissent à l'envahisseur la possibilité de le faire — et de faire davantage — dans le bouleversement de l'affrontement armé.

Ce qui est pour le moins paradoxal.

En temps de paix, sur nos axes à écoulement relativement faible, au travers des coupures parallèles qui ne cessent de se succéder, des points de passage rares et qui, tous les 10 ou 20 km, canalisent tout mouvement, il est fort peu aisé de faire mouvoir d'importants moyens mécanisés.¹ L'expérience nous montre au contraire que des étapes moyennes de

¹ Voir *carte RMS*, avril 1958, p. 164. Réd.

80 à 100 km sont à la limite supérieure du réalisme. La traversée du Plateau dans sa longueur par de grandes formations mécanisées, avec tous leurs moyens, ne saurait, en aucun cas, s'effectuer, *dans le calme*, en moins de 2 à 3 jours.

En temps de guerre, que dire des conditions dans lesquelles un semblable mouvement devrait s'effectuer?

L'intense réseau des destructions préparées sur nos axes et sur tous nos obstacles naturels posera, *à lui seul*, des problèmes que même un adversaire supérieurement équipé en moyens de franchissement aura grand mal à résoudre.

La traversée du pays en sera retardée d'autant. De 2 à 3 jours, ce seront, en mettant les choses au mieux pour l'envahisseur, 4 à 5 jours qui deviendront nécessaires. Et on nous concédera que nous calculons au plus juste.

Mais nous n'avons même *pas encore tenu compte* du combat de notre Armée, de la défense en profondeur, de la densité d'occupation du terrain qui serait la plus forte du théâtre d'opération Europe.

Combien de temps cette défense tiendrait-elle? Il est extrêmement difficile de le prédire. Mais il est hors de doute que les 4 à 5 jours de traversée du Plateau nécessaires à l'ennemi, *par le seul effet conjugué du terrain et des destructions*, seront largement multipliés par les opérations militaires.

Le simple bon sens nous éloigne ainsi largement des clichés auxquels d'aucuns se réfèrent. Il n'est, certes, pas possible de fixer des temps et des délais bien délimités, mais il ne saurait faire de doute que, dans les conditions les plus défavorables, la bataille du Plateau — qui n'est qu'une partie de la bataille de Suisse, on a un peu trop tendance à l'oublier — durerait largement au-delà des 5 à 6 jours qui nous sont si « pingrement » concédés par des conceptions étrangères... et mal comprises.

5. CONCLUSIONS

Conception étrangère, en effet, ces 60 à 100 km par jour. Et mal comprise, avons-nous dit.

Mal comprise en ce sens que l'Occident n'accepte ces chiffres que pour la première phase des opérations, celle où il ne s'engage pas, où il « jalonne » la progression de son adversaire.

Une fois tirée la bordée nucléaire et déclenchée la riposte, il n'accorde plus de valeur absolue à ces estimations.

Or, ces chiffres prévus pour le repli sans combat ne peuvent être transposés à nos conditions suisses, où, par la force des choses — notre incapacité à engager des armes nucléaires — nous prenons le combat dès la frontière. C'est d'une fausse interprétation des conceptions étrangères que viennent ces estimations de 5 à 6 jours auxquelles certains ont eu tendance à accorder par trop d'intérêt.

Sans que l'Armée intervienne, nous l'avons vu, par le seul fait du terrain et des destructions, d'importantes forces mécanisées ne traverseront pas le Plateau de part en part avec tous leurs moyens en moins de 4 à 5 jours. Des détachements, des éléments y parviendront peut-être. Mais le mouvement stratégique comme tel, globalement considéré, se heurtera aux mêmes impératifs techniques qui rendent si complexes les mouvements de nos propres grandes unités.

Ceux qui estiment que l'envahisseur traversera notre pays en 5 à 6 jours *admettent donc implicitement que l'existence de nos forces armées retardera, au plus, l'ennemi de 24 heures.*

Et il convient de se demander s'il est logique de maintenir une dizaine de divisions sur le Plateau pour un résultat aussi mince... Si c'était vraiment le cas, il conviendrait d'en tirer les conséquences!

Enfin, notons-le: les moyennes de progression prévues pour les opérations de demain n'ont presque jamais encore été réalisées. Ce sont *des prétentions* dont on peut se demander si elles n'exigent pas, pour devenir réalité, des conditions particulières.

A nous de faire en sorte — et nous en avons les moyens, géographiques et militaires — que ces conditions bien particulières ne se rencontrent pas dans notre pays.

Major M.-H. MONTFORT

